

LEÇON DE GUITARE ET CONFESSIONS: DE BALTHUS À VINCENT CORPET

L'exercice commence par la copie du scandale. Un certain scandale sadique instrumentalisé par Balthus en 1934. Un scandale révolu, passé noir et blanc, rendu menu à mesure que son peintre entrait dans la postérité. Un scandale de maître devenu l'anecdote d'une leçon de peinture.

Ce scandale, *La Leçon de Guitare*, Balthus le voulait féroce, du *tragique palpitant d'un drame de la chair*. La LEÇON était celle de l'érotisme sincère, du fantasme et de l'insolence. Une leçon à repasser donc. La copie, elle, est un écho, un résidu de la mémoire vive, une photocopie, un imprimé. Elle dénonce la visibilité du scandale, l'objet culturel, sa simplification, notre souvenir.

Vient ensuite le scalpel, le cutter. Avec lui, la pensée sonne le glas et la main attaque, pacifie les blancs, purge les noirs sensibilisés. Elle gratte la forme qui démange et peu à peu déglutine. Jusque-là en abîme, jusque-là soumis au silence, la forme avoue tout dans le passage à tabac. En souvenance, l'esprit fait émerger le potentiel formel pour qu'à nouveau, le scandale retentisse. Un certain scandale sadique instrumentalisé par Vincent Corpet, un matin de décembre 2009.

Le peintre repousse les limites du drame. D'autres protagonistes patientaient derrière la fillette et sa maîtresse. Un profil chuchote son existence à l'oreille de celle-là. Entre ses jambes, frêles, lisses, l'œil dévore la scène en crachant le funeste secret de la chair. La main l'a détérré de l'écart, du noir, bien au milieu, tel qu'il est, dominant, décisionnaire et grand ouvert. La donneuse de leçons érotiques libère ses monstres morbides. Ont-ils toujours été là, cachés dans la toile, suggérés quelque part, à la limite de l'énoncé, du visible ? La mutation s'opère et le spectateur relit sa leçon en jouant lui aussi avec les analogies formelles, l'imagination.

La couleur révèle les derniers fantômes de la forme. Grâce à elle, Corpet déjoue la composition, démasque l'invisible en recouvrant l'inutile. Les jambes d'une autre élève palpitent, roulent gainées dans le papier peint tandis que la main discrimine, isole et sépare. Ainsi le peintre découvre, invente. Et ces découvertes, ces créations que l'on disait partir du chaos, d'un néant ordonné dans l'inspiration, découlent ici d'un objet fini, instructif, composé dont l'artiste démantèle la structure apparemment immuable.

Poussé jusqu'aux retranchements de l'imagination, la toile recouvre ses facultés. Des facultés à rendre visible, à énoncer, prononcer. L'observateur n'y voit plus seulement un classique dans le répertoire de l'art mais une peinture qui se confesse. Une ligne c'est ceci, cela ou encore ça pourvu que le peintre décide ou plutôt s'évertue à rendre compte des possibilités, à témoigner des combinaisons recélées par la pensée trop souvent timide devant le chef-d'œuvre et son maître. En défiant l'instruction de Balthus, Corpet nous réapprend à voir, à décrire, à penser sans renier le mouvement de la forme, la transformation. C'est donc logiquement que cette forme écorchée, pensée, dégorgée évolue jusqu'aux mots. Par-là même c'est tout le mécanisme du langage qui s'expose au regard. Une initiation aux arcanes de la peinture, au secret de l'œil.



